



«Maurice et l'histoire du Nicaragua transparent dans tout ce que je suis»

INTERVIEW • Chantal Bianchi a été la compagne de Maurice Demierre, tué en 1986 au Nicaragua. Elle est devenue comédienne et directrice de troupe engagée.

FLORENCE MICHEL

«Après avoir été une héroïne, comment aller faire ses courses à la Migros comme tout le monde?» Ainsi Chantal Bianchi évoque-t-elle sa lutte pour se reconstruire après l'assassinat, dans le Nicaragua en guerre, de son compagnon le jeune agronome gruérien Maurice Demierre.

Il y a bientôt vingt ans. Le 16 février 1986, le coopérant de Frères sans frontières (aujourd'hui E-Change) était abattu par des hommes de la contra. Chantal Bianchi avait 26 ans. Qu'est-elle devenue?

Coopérative d'habitation

Elle a fait une école de théâtre, aimé à nouveau, donné la vie à deux fils et créé avec leur père Thierry Crozat, artiste d'origine marseillaise, une compagnie de théâtre indépendant et professionnelle: les arTpenteurs. A Corcelles-sur-Chavornay près d'Yverdon, la famille et les membres de la troupe vivent dans une coopérative d'habitation créée il y a 26 ans dans l'ancien château. Soixante personnes, dont une vingtaine d'enfants peuplent cet «endroit extraordinaire».

«La collectivité permet à l'individu de grandir»

Avec les arTpenteurs, Chantal Bianchi est retournée en 2001 au Nicaragua pour un spectacle-échange sur les droits humains. Car la troupe se consacre à lancer des dialogues entre la Suisse et le monde. L'Amérique latine d'abord, l'Afrique aussi. Le week-end prochain, elle créera une pièce autour de Maurice Demierre et du Nicaragua.

Chantal Bianchi, en 1979 vous avez 20 ans et allez partir à Paris dans une école de théâtre. Mais dans un stage de communication, vous rencontrez Maurice Demierre...

Ça a été le coup de foudre. Il était engagé à Frères sans frontières et voulait partir au Chili dans une école tenue par des sœurs, dans un bled perdu. Juste après le stage, il partait en prison parce qu'il était objec-

teur de conscience. On s'écrivait, et une fois par mois j'allais le trouver... C'était un chrétien et un citoyen engagé. Ce qui m'a beaucoup touchée, c'est que c'était un homme très pur, un cristal. Il était obsédé par la faim dans le monde, par l'injustice. Il voulait faire quelque chose avec ses deux mains.

Et vous l'avez suivi...

Il m'a complètement tirée dans le monde de la politique au sens de l'engagement concret. On a décidé de renoncer à nos projets personnels pour un projet commun. J'ai fait un stage chez Frères sans frontières, appris l'espagnol et décidé de partir avec Maurice comme volontaire dans le Nicaragua révolutionnaire.

Que pensez-vous avoir apporté là-bas?

Je n'ai fait que recevoir! Une conscience politique, la découverte d'une façon de vivre totalement différente, la richesse d'un peuple qui vivait dans la pauvreté totale, dans la non-reconnaissance de son identité. Ce que vit la plupart des gens dans le monde et qu'en Suisse on ignore.

Le 16 février 1986, où étiez-vous?

C'était un dimanche, j'étais dans ce petit village de Somotillo pour un atelier de communication populaire avec des jeunes. La journée,

Maurice avait participé à un chemin de croix pour la paix. On a entendu les bombes éclater, mais je ne me suis pas du tout méfiée parce que Maurice voulait aller boire une bière avec un copain. Et puis j'ai su qu'il était parti en camionnette ramener une vingtaine de payannes dans leur village. Alors que je préparais le souper pour les jeunes, une fille est entrée en courant disant «Maurice est mort!».

Et vous accourez sur les lieux de l'embuscade...

C'était tout près, sur la route qui partait à l'intérieur des terres. Ils avaient posé une mine américaine, ensuite ils ont mitraillé. Cinq paysannes ont aussi été tuées. Pour moi cette atrocité, en même temps qu'elle se produisait, a tout de



Chantal Bianchi chez elle à Corcelles-sur-Chavornay, près d'Yverdon. VINCENT MURITH

suite été la tragédie d'un peuple, pas seulement la mienne. Ce qui a été le plus fort, c'était de réaliser que les gens vivaient ça tout le temps.

C'est monstrueux, et les monstres qui font ça, je ne sais pas pourquoi ils ont besoin de programmer des guerres pour gagner de l'argent ou je ne sais quoi. Je ne comprends pas notre monde. Toujours pas. J'ai compris que ce ne sont pas des hasards, mais qu'il y a un système qui brutalise la majorité de l'humanité. Et je ne sais pas comment on peut faire autrement.

Revenue en Suisse après l'enterrement, qu'êtes-vous devenue?

J'ai passé une année à parcourir le monde pour raconter

Vous étiez une héroïne, la femme du martyr...

Oui, malgré moi d'ailleurs. Je me sentais comme projetée à la proue d'un bateau – le Nicaragua – comme une véritable porte-parole. J'étais en mille morceaux à l'intérieur (comme beaucoup de gens là-bas) et je devais raconter encore et encore cette guerre, cette histoire, cette injustice. Je souffrais beaucoup et passais de longues nuits à hurler toute seule. Mais j'étais prise dans cette histoire collective, cette dynamique. Quand ma mère est morte subitement en 1988, j'ai tout lâché, j'ai fait une dépression. J'ai quand même réussi à entrer à l'école de théâtre de Serge Martin, à Genève. Ça m'a permis de réintégrer mon corps, ma

pensée, mon identité individuelle.

Et à l'école vous rencontrez Thierry Crozat, qui y enseigne, et vous tombez amoureuse...

Je suis retournée pour la première fois au Nicaragua avec lui en 1990. Pour les gens là-bas, j'étais associée au martyr. Que je revienne avec un compagnon, ça nous a aidés à poser la vie qui continue.

Dans le nouveau spectacle des arTpenteurs vous êtes «Celle qui reste». Comment est-elle aujourd'hui, celle qui reste?

J'aime ce que l'écrivain Barbara Kingsolver fait dire à un de ses personnages: le moins qu'on puisse faire dans sa vie, c'est de définir son espérance, de la

choisir, en gros de savoir ce à quoi l'on croit. Et le plus qu'on puisse faire, c'est de vivre cette espérance. Mes valeurs ont été définies au moment où ils ont tué Maurice, c'est ce qui maintient le cap, c'est des arbres plantés en moi. Je le vis vraiment en réalisant un espace concret et collectif de travail où chacun a sa place et n'est pas défini par la valeur marchande de ce qu'est devenu l'être humain. La collectivité permet à l'individu de grandir. Maurice et l'histoire du Nicaragua transparent dans tout ce que je suis. Si je vis dans une coopérative, c'est parce que j'ai été au Nicaragua. Si j'ai envie d'une troupe et pas de faire carrière, aussi. Et j'aime raconter des histoires, c'est pour moi une façon de rendre grâce à la vie! I

BIO EXPRESS

CHANTAL BIANCHI

> **Naît en 1959** à Vevey, grandit à Lausanne. Originaires du nord de l'Italie, la famille de son père (des tailleurs de pierres) a émigré en Valais. Sa famille maternelle, d'origine neuchâteloise, vivait à Zurich. Chantal Bianchi a un frère, Claude.

> **1982:** part au Nicaragua pour Frères sans frontières avec Maurice Demierre. C'est l'année où les Etats-Unis, qui financent la contra, commencent leur embargo. Premiers morts civils et début de la terreur dans les campagnes.

> **1986:** le 16 février, Maurice Demierre est assassiné par la contra. Le 28 juillet, cinq coopérants dont le Suisse Yvan Leyvraz connaissent le même sort.

> **1990:** avec son nouveau compagnon Thierry Crozat, Chantal Bianchi fait partie de l'équipe réunie par Jacques Gardel pour créer l'Arsenic de Lausanne. Six ans de collaboration.

> **1994 et 1998:** naissance de leurs deux fils, «le trésor de ma vie».

> **1998:** création de la compagnie théâtrale les arTpenteurs. Un ou deux spectacles par année.

> **2006:** création de «Celle qui reste – hommage aux vivants». FM

Un hommage théâtral aux vivants et aux morts

«Je me suis réveillée un matin de mai 2005 et j'ai dit à Thierry Crozat: «Je crois qu'il faut que je fasse de la place à cet événement. Il a tout de suite été d'accord de m'accompagner dans la création d'un spectacle qui rendrait à la fois hommage à Maurice Demierre et aux vivants», dit Chantal Bianchi. Avec cette question en forme de bilan: «Qu'est-ce que j'ai fait des 20 ans impartis?»

Le spectacle qui sera créé cette semaine à Yverdon* représente aussi

«l'occasion de relier directement la création artistique avec la source de mon inspiration. Vingt ans après un compagnon assassiné et une révolution brisée, comment honorer une mémoire collective? Peut-on après l'horreur recommencer à raconter l'histoire des hommes?»

«Ce sera un cabaret, avec des chansons en espagnol», explique Chantal Bianchi. Si la trame est basée sur son

propre parcours, elle a été retravaillée par toute la troupe des arTpenteurs, soit Thierry Crozat (mise en scène), Olivier Maüsli (jeu), Corinne Galland (jeu, accordéon et composition), Paco Lobo (guitare et composition) et Bertrand Graz (violon). Nous n'avons jamais fait un spectacle avec autant d'écueils à éviter», souligne Chantal Bianchi. La formule choisie «emmène le public de la mort à la vie. Il sera accueilli dans un caba-

ret théâtral céleste où les morts, joyeux et libres de leur enveloppe charnelle, chantent, dansent et nous parlent des vivants. Ce soir-là, c'est l'histoire de celle qui reste, inspirée de ma vie, avec des faits réels et de la fiction».

Après sa création à Yverdon, la pièce sera jouée au Nicaragua du 9 au 19 février. Notamment dans la capitale Managua et, le 16 février, à Somotillo sur la tombe de Maurice De-

mierre lors de la journée commémorant les 20 ans de sa disparition. Une tournée en Suisse romande suivra, avec des étapes en Gruyère et à Fribourg. FM

*«Celle qui reste – hommage aux vivants», ve 27 et sa 28 janvier à 20 h 30 au Théâtre de l'Echandole à Yverdon (rés. 024 423 65 84, www.echandole.ch). Egalement à La Tour-de-Trême (Hôtel-de-Ville) samedi 25 mars à 20 h 30 (rés. 024 441 00 40) et à Fribourg (Le Phénix) samedi 1^{er} avril à 20 h 30 (rés. 032 941 35 35).